

Elle déroulait la corde du puits devant la porte et puisait l'eau tout en vocalisant sa romance, lorsque Fourcaud vint à passer.

—Ah ! je vois que vous avez arrangé l'affaire.

—Comment, M. Fourcaud ?

—Le lui avez-vous donné ?

—Non.

—Alors, il faut me le rendre.

—Je l'ai déposé sur l'autel de la Vierge.

—Il n'importe ; je le veux et je viendrai le chercher demain soir, après les vêpres, en allant voir comment profite mon champ d'avoine.

—Je ne l'ai plus ; je vous dis. Il est sur la pierre de l'autel.

—Oh, oh ! C'est ailleurs que je l'ai mis, c'est là que je le reprends, puisque Rosalie n'en a pas voulu.

Et, en effet, le lendemain, M. Fourcaud s'en vint par hasard de l'église avec le père d'Agnès et visita avec lui ses terres et ses prés, son moulin et sa scierie. Il y en avait cent acres et plus en bonne culture.

Après cet inventaire on entra à la maison pour jaser un peu et se reposer.

Agnès et sa mère étaient là.

—Il me le faut, dit monsieur Fourcaud. Je vous confie un message ; vous ne le remettez pas, vous devez le rendre. Que votre père et votre mère en jugent.

—C'est vrai, dit la mère, mais ma fille ne peut embrasser que son mari et elle est trop pauvre pour en trouver un. Quant à votre baiser, monsieur Fourcaud, il faudra que vous le perdiez.

—Ecoutez. Le père a vu ce qui m'appartient ; je le donne à Agnès pour qu'elle me rende ce baiser....

—Vous ! s'exclama la famille.

—Simple comme bonjour. Je paye les gens qui font mes commissions ; mais puisque dans le cas, pour ravoir mon baiser je dois ajouter à ma ferme, mon nom et ma main, voici l'un et l'autre.

—Nom d'une pipe ! s'écria le père d'Agnès, rends-lui ça vite !

—Ça change l'histoire, appuya la mère.

—Dans ce cas il n'y a pas d'objection, m'a dit monsieur le curé, conclut Agnès.

Et tout le monde y passa.

* *

Le jeudi suivant Agnès revit à Bouissis la belle Rosalie.

—J'ai réfléchi, dit-elle, donne-le moi ce baiser de mon promis.

—Ma chère, il est parti.

—Où est-il ?

—Je... Demande à monsieur Fourcaud.

—C'est bien ; je serai à La Melleraye dimanche prochain et, il me le passera.

Mais, à la messe, avant que Rosalie eût vu monsieur Fourcaud, le dimanche suivant, le vieux prêtre annonça le mariage d'Agnès et du bon ami de Rosalie. (Voir gravure).

Et en disant : Il y a accord et promesse de mariage entre... il riait surnoisement dans les deux plis de sa bouche.

A quoi pensait-il donc !

LA MAISON AUX ERABLES

A MON AMIE MISS MABEL BURNETT



De toutes les saisons de l'année, celle dont le nom amène un sourire sur les lèvres des pensionnaires et des "escholières," celle que les étudiants et les universitaires considèrent comme la leur, celle enfin qui repose, réjouit, regaillardit, c'est celle des vacances.

Que d'heureux souvenirs ce mot me rappelle, aussi ne puis-je résister au désir de vous raconter, dans cette simple causerie, une petite historiette relative à cette époque chérie.

Juillet était de retour, et, sur la pressante invitation de madame D..., cinq jeunes filles étaient arrivées depuis huit jours dans la "maison aux érables," où réside toute l'année la bonne maman et où elle réunit aux vacances ses petits enfants.

Cette année là, un cousin, jusqu'à présent inconnu, vrai type féérique (il s'en rencontre parfois sur notre pauvre planète), bon, beau et riche, devait les y rejoindre. Cette chère vieille grand-mère désirait que l'une des jeunes personnes obtint les préférences du jeune homme ; mais elle ne voulait pas influencer son choix en faisant pencher la balance en faveur de celle-ci ou de celle-là, toutes cinq ayant sur son cœur les mêmes droits.

Il venait d'arriver, et c'était l'heure fixée pour la présentation. Elles entrèrent, roses et charmantes, par rang d'âge, Estelle en tête et la jolie Camille venait la dernière. Lui les examinait sans affectation, aussi préoccupé qu'elles mêmes. Madame D... fit les frais de la conversation, en grande partie. Était-ce timidité ou embarras, les jeunes filles n'osaient s'y livrer et demeuraient silencieuses. La glace fut vite rompue après cette première entrevue solennelle, et toutes s'étant dit que ce serait là un charmant cousin, en supposant qu'il ne fut pas le prince chéri de toutes... elles se montrèrent sans détour, sans affectation, aussi désintéressées que possible. Il faut vous dire que c'étaient de vaillantes chrétiennes, de bonnes et pieuses âmes qui n'avaient jamais lu de mauvais romans et qui n'en mettaient pas dans leur vie.

Le cousin Jean observait. De ce bouquet de roses il voulait une fleur, mais laquelle choisir ? Très instruit, il causait science avec Estelle ; la savante Estelle, qui parle français comme Fréchette, et peut prendre quand il lui plaira la devise de Pic de la Mirandole ; dilettante passionné, il faisait de la musique avec Marie-Louise ; brillant causeur, il faisait assaut d'esprit avec Anne-Marie, Anne-Marie, c'est l'esprit. Elle est spirituelle jusqu'au bout des ongles. On l'appelle madame Cornuel, ce qui n'est pas peu dire, madame Cornuel était la femme la plus spirituelle du dix-septième siècle, et Dieu sait s'il y en avait, des femmes d'esprit, en ce temps là ; mais quand la belle Jeanne dansait à son bras, il ne pouvait s'empêcher d'admirer cette beauté complète et de penser que Jeanne ferait à merveille les honneurs de son salon. Du reste, il partageait judicieusement ses égards et ses prévenances entre les cinq jeunes filles et étudiait les caractères beaucoup plus que les avantages extérieurs.

Les joyeuses parties se succédaient, et aucun indice ne faisait soupçonner que le choix du cousin Jean fût arrêté. Il hésitait ; les cousines étaient fort aimables, chacune à sa manière ; elles ne se ressemblaient pas, cha-

cune avait son attrait particulier, il était prodigieusement embarrassé. Cela ne pouvait durer.

—Quand vous déciderez-vous, mon cher Jean ? demanda Mme D..., un soir que le jeune homme avait sollicité la faveur de porter le bougeoir de la bonne dame.

—A l'Assomption, jour de votre fête, grand-mère, répondit-il ; mais, de grâce, ne dites rien.

La veille, Jean sollicita un sursis, et Mme D... commença à s'inquiéter.

—Me permettez-vous d'offrir des souvenirs à mes cousines, demanda-t-il sans paraître remarquer le souci de son aïeule.

—Certainement, mon ami, et même à tout le monde, ce qui vaudrait mieux.

—C'est bien ainsi que je le désire.

Après le grand dîner où assistait toute la société des environs, un messenger apporta au salon une immense boîte. Il y eut un mouvement de surprise dans l'assemblée. C'était le cadeau de fête de grand-mère, puis tout au fond cinq petites boîtes, dédiées aux cousines. Chacune contenait le même présent, des bagues splendides, des perles. Jeanne s'en para séance tenante, et en devint encore plus belle....

Huit jours plus tard, on apprit une nouvelle désolante : l'usine Renouf qui fournissait de l'ouvrage à une partie des habitants du village, était la proie des flammes ; les pertes étaient considérables, et un grand nombre de familles demeuraient sans ressources. On fit une quête : le cousin Jean donna une généreuse offrande ; les cousines sacrifièrent leurs petites économies ; l'élan fut unanime.

A quelques jours de là, M. Jean revenait de la pêche. En passant près d'une charmille, sur le bord de la grève, il entendit de jeunes voix et s'arrêta pour écouter. Ne l'accusons pas d'indiscrétion : on parlait de lui.

—Jean ne se presse pas de faire son choix, disait Marie-Louise. Que préfère-t-il de la beauté, de l'esprit, de la science, de l'art, de la bonté ? *That is the question.* Je serais curieuse de l'apprendre. Tantôt c'est la science qui l'emporte, tantôt je crois le succès assuré à la beauté. Mais décidez-vous donc, cousin Jean, ou bien....

—Ne parle pas si haut, interrompit Camille.

—Bah, le cher cousin est à la pêche, et d'ailleurs, j'ai de bons yeux, ma charmante, et j'ai bien vu que je n'irai pas avec lui. A propos, Camille, tu es coupable à l'endroit de notre cousin d'une grave impertinence.

—Que veux-tu dire ?

—Tu as dédaigné son présent, ma chère ; tandis que nous quatre nous avons mis dimanche les perles de l'Assomption, tu as gardé ta bague. C'est très mal. Mais tu rougis ; il y a anguille sous roche. Les mettras-tu dimanche prochain, tes perles, le cadeau du cousin Jean ?

—Je ne les mettrai pas, Marie-Louise ; je n'ai plus ma bague.

—Et qu'en as-tu fait, ma bonne amie ! Perdue ou volée, il faut le dire, et bien vite ?

—Tais-toi, Marie-Louise, je t'en prie.

—Alors parle, explique-toi grand-mère serait indignée....

—J'ai donné mes perles pour les pauvres incendiés, dit bien bas Camille ; promets-moi le secret et fais en sorte que je ne sois pas questionnée.

Marie-Louise restait muette d'étonnement. Tout émue, elle embrasse Camille.

—Eh bien, tu en fais de belles. Mais je t'admire, petite chérie. Tiens, si j'étais le cousin Jean, ce trait me subjuguait et je préférerais la bonté à tout le reste.

M. Jean n'avait assez entendu. Le même jour, devant toute la famille, il offrit à Camille une petite boîte ressemblant tellement à l'autre que la jeune fille crut y retrouver les perles

Charles Lanoë

L'Ami des Salons (10c), les Lettres d'un étudiant (10c), les Farces de Piron (10c), la Petite (5c), un Dispara (10c), le Grand Horoscope (10c), le Père (10c), publié par G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.